

RICK MOFINA

LA DÉRIVE DES ANGES

TOM REED & WALT SYDOWSKI -1



ALIRE

LA DÉRIVE DES ANGES

DU MÊME AUTEUR

Série Reed & Sydowski

1. *If Angels Fall*, Pinnacle Books, 2000.
La Dérive des anges. Roman.
Lévis : Alire, GF, 2012.
2. *Cold Fear*, Pinnacle Books, 2001.
La Peur au corps. Roman.
Lévis : Alire, GF, 2013.
3. *Blood of Others*, Pinnacle Books, 2002.
Le Sang des autres, Roman. (PRIX ARTHUR-ELLIS 2003)
Lévis : Alire, GF, 2013.
4. *No Way Back*, Pinnacle Books, 2003.
Sans retour, Roman.
Lévis : Alire, GF, 2014.
5. *Be Mine*, Pinnacle Books, 2004.
Tu seras mienne, Roman.
Lévis : Alire, GF, 2014.

LA DÉRIVE DES ANGES

RICK MOFINA

traduit de l'anglais
par
LUC BARANGER



Illustration de couverture

BERNARD DUCHESNE

Photographie

MICHAEL MOFINA

Diffusion et distribution pour le Canada

Messageries ADP

2315, rue de la Province, Longueuil (Québec) Canada J4G 1G4

Tél.: 450-640-1237 Fax: 450-674-6237

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél.: 418-835-4441 Fax: 418-838-4443

Courriel: info@alire.com

Internet: www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

If Angels Fall

© 2000 RICK MOFINA

Dépôt légal: 3^e trimestre 2012
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2012 ÉDITIONS ALIRE INC. pour la traduction française

Pour Barbara, Laura et Michael

1

À l'instant où la rame quittait la station Coliseum, Danny scruta à nouveau la petite fille, obnubilé qu'il était par son sourire figé, son regard absent et sa parfaite immobilité.

Comment aurait-elle pu bouger, ne serait-ce qu'un cil, puisqu'elle était morte ?

La petite fille de vingt-quatre mois, qui répondait au nom de Tanita Marie Donner, avait été égorgée. On avait retrouvé son cadavre dans un sac-poubelle dissimulé dans le parc Golden Gate.

Deux gamines d'une dizaine d'années, qui fréquentaient l'école primaire de Lincoln, avaient fait la macabre découverte lors d'une sortie pédagogique en compagnie de leur prof de sciences.

Natalie Jackson, l'une de ces écolières, avait déclaré à une chaîne de télé de San Francisco : « On aurait dit une poupée entièrement déshabillée. »

L'affaire remontait à un an. Depuis, de l'eau avait coulé sous les ponts et pour les fillettes les cauchemars avaient fini par se dissiper. Dans la mémoire collective des San Franciscains, le meurtre de Tanita s'estompait, même s'ils continuaient à croiser le regard de la petite sur les affiches restées collées sur les abris-bus, les vitrines de magasins et les pare-chocs de voitures. Son

visage leur était devenu aussi familier que le Golden Gate ou la pyramide Transamerica. Pendant quelques mois, il avait même incarné l'angoisse des habitants de la ville. Sur le cliché en couleurs, de mauvaise qualité et légèrement flou, Tanita dévoilait timidement ses minuscules dents de lait dans un sourire arraché par sa mère à force de câlineries. Les cheveux retenus en arrière par deux barrettes roses en forme de papillon, la petite portait une robe de coton ourlée de dentelle et serrait son ours de peluche blanche sur sa poitrine. Quant à ses yeux, on aurait dit deux étoiles filantes.

Sous la photo, en grosses lettres noires, s'étalait le mot RÉCOMPENSE. Puis des détails révélaient où et quand la petite Tanita avait été vue vivante pour la dernière fois. L'offre de 25 000 dollars pour tout renseignement pouvant conduire à l'arrestation du meurtrier était demeurée vaine. L'assassin courait toujours.

La rame du BART¹ traversait le tunnel sous la baie de San Francisco. Cloué sur place face au portrait de Tanita Donner, le jeune Daniel Raphaël Becker, un petit bonhomme de trois ans, demanda à son père :

— Qui c'est ?

— Fais pas attention à ça, Danny. C'est juste une petite fille. Je t'en prie, reste assis, on est bientôt arrivés.

Calé au fond de son siège, Nathan Becker, le père, reprit la lecture de la rubrique affaires du *San Francisco Star*. Il espérait terminer l'article commencé plus tôt à la maison, avant son départ pour le stade en compagnie de son fils. Coïncidence, l'article du *Star* de ce samedi matin-là traitait de la découverte capitale que la société qui employait Nat s'appêtait à dévoiler. Nathan était ce qu'on appelle un « ingénieur système ». Chaque

¹ Le BART (acronyme de San Francisco Bay Area Rapid Transit District) est un métro qui dessert l'agglomération de la Baie de San Francisco, et notamment les municipalités de San Francisco, Oakland, Berkeley, Fremont et Walnut Creek. (Toutes les notes sont du traducteur.)

jour, pour se rendre à son travail, il utilisait le CalTrain jusqu'à Mountain View.

Le match entre les A's et les Yankees avait été soporifique, les premiers se bornant à gêner les seconds. Constatant l'ennui de son fils, Nathan avait décidé de quitter le Coliseum après la cinquième manche. Ce n'était pas plus mal, car il avait promis à Maggie, son artiste peintre d'épouse, d'aller lui chercher des pinceaux au Daly City, ce qui faisait une sacrée trotte. Nathan regrettait d'avoir cédé à Danny et accepté de prendre le train parce que, chaque semaine, du lundi au vendredi, il goûtait aux joies des transports en commun. Il avait donc décidé qu'ils rentreraient en taxi à la maison après être passés au magasin de matériel d'artistes.



Pour Danny et Nathan, la journée avait commencé comme tous les samedis estivaux, c'est-à-dire par une sortie entre hommes.

— Dis donc, Dan, ça te dirait d'aller voir le match des A's ? avait demandé Nathan alors qu'il préparait des œufs brouillés.

Maggie, elle, dormait encore à l'étage.

— Et on fera la ola, pa ?

— Un peu qu'on la fera, la ola, qu'est-ce que tu crois ?

La réponse du père avait amusé le fils.

Nathan avait ébouriffé les cheveux du gamin dont le regard reflétait l'innocence de son âge. *Ce bébé miracle*, avait pensé Nathan, *c'est la chair de ma chair*. Qu'est-ce qu'il pouvait l'aimer ! Seule ombre au tableau familial, la promotion professionnelle de Nathan, car les incontournables heures supplémentaires associées à son poste de cadre rabaient le temps qu'il consacrait à son fils. Au cours de la semaine, après une journée harassante au cours de laquelle il n'avait pas eu une

seconde à lui, Nat montait sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre du petit. Il l'entrevoyait quelques secondes, mais déjà endormi.

Les Becker habitaient Jordan Park, un paisible quartier de jeunes couples diplômés qui entamaient leur carrière professionnelle. Cette oasis de maisons de l'époque victorienne, ceinturées de pelouses taillées avec minutie et abritées de bosquets de palmiers poussiers, offrait un caractère moins tape-à-l'œil que Pacific Heights. Nouvelle preuve de modestie : c'est en train que Nat et Danny s'étaient rendus à Oakland.

— On n'a qu'à prendre la BM, avait suggéré le père. On baissera la capote.

— Non, non, papa. Je veux y aller en train, comme toi tu fais tous les jours. Et puis le BART il passe juste sous la baie.

— Je ne le sais que trop, Dan, que le BART passe sous la baie, avait soupilé le père. Va pour le train...

Avant de partir, Nat avait laissé un mot sur le frigo et, à regret, sa BM au garage. Le père et le fils avaient marché jusqu'à la rue California. De là, ils avaient sauté dans un bus, puis pris un tramway jusqu'à la station Embarcadero, d'où un escalier roulant les avait conduits, à un train de sénateur, jusqu'à la gare ferroviaire desservant toute la baie.



Maggie Becker avait entendu son mari et son fils s'en aller. Elle s'était levée, avait pris une douche et passé un peignoir avant de se préparer une tasse d'Earl Grey. Lovée sur le sofa, elle avait lu la rubrique artistique du journal et goûté le silence de la maison. Plus tard, après avoir passé un sweat-shirt au logo des Forty-Niners et un jean délavé, elle avait gagné son atelier installé à l'étage, une pièce spacieuse, très lumineuse, parquetée, dont les immenses fenêtres donnaient sur

les rosiers du jardin. Les cimes des arbres délimitaient une partie d'un petit parc où des cygnes trompettes glissaient sur une mare artificielle.

C'était ce que Maggie appelait son « sanctuaire », l'endroit où elle s'était consolée de sa fausse couche, fâcheuse conséquence d'une chute d'escabeau alors qu'elle tapissait la chambre du futur bébé. L'utérus avait souffert et le pronostic de pouvoir enfanter était pessimiste. Selon les médecins, la jeune femme n'avait plus que trente pour cent de chances de mener une grossesse à terme. Ils avaient donc suggéré au couple d'envisager l'adoption. Quelques mois plus tard, Nathan avait commencé à laisser traîner des prospectus d'associations qui facilitaient les formalités. Maggie les avait balancés à la poubelle, refusant d'admettre qu'un accident aussi bête et aussi cruel puisse lui faire perdre tout espoir de donner la vie. Nathan avait admis son raisonnement. C'était donc dans cet atelier, en regardant les cygnes, que ses souhaits avaient été exaucés. Une fois enceinte de Danny, les mains posées sur le ventre, elle avait supplié Dieu de lui accorder cet enfant.

Et Dieu avait exaucé sa prière.

Le petit bonhomme était né par césarienne. Ses parents l'avaient prénommé Daniel, comme le père de Nat, mais aussi Raphaël, comme le peintre dont Maggie admirait tant les œuvres. Pour elle, Danny représentait à la fois l'espoir et la lumière. C'était son petit ange, la réaffirmation de l'amour qu'elle et Nathan se portaient, la résurgence de rêves artistiques que la perte de son premier bébé avait momentanément enterrés. Ici, dans cet atelier rénové, Maggie peignait des aquarelles inspirées, qu'elle écoulait régulièrement dans une galerie de la péninsule.

Elle retira la toile qui recouvrait un paysage encore en chantier. Elle prit ses pinceaux, huma les odeurs des peintures et du gazon fraîchement tondu qui embaumaient son atelier.

La vie de Maggie flirtait avec la perfection.



À l'arrêt suivant, les portes du train s'ouvrirent automatiquement, une bouffée d'air humide et froid s'engouffra dans la rame. Danny observa les gens. Ceux qui descendaient jouaient des coudes en croisant ceux qui montaient. Puis on entendit la brève sonnerie d'un carillon. « Ça, c'est quand les portes vont se fermer », dit Danny qui avait compris le fonctionnement. De fait, trois secondes plus tard, les portes coulissèrent l'une vers l'autre. Le convoi s'ébranla et gagna de la vitesse en s'enfonçant de plus en plus profondément dans le tunnel.

— Y a combien d'arrêts encore ?

— Hein ? fit Nathan sans quitter son journal des yeux.

L'ingénieur système s'était mis en mode « transport en commun », ce qui lui permettait de lire son journal tranquillement tout en restant indifférent à la foule alentour.

Danny jeta un œil vers son père toujours plongé dans sa lecture. Comme il s'ennuyait, le gamin regarda sa main pour compter ses doigts. Se rappelant avoir mangé un hotdog au stade, il se passa la langue sur les lèvres et se dit qu'il en mangerait bien un deuxième. Il bâilla et leva les yeux vers le visage de Tanita, de l'autre côté du wagon. Il descendit de sa banquette et vint se poster face à l'affiche.

— Je vais juste là, dit-il à son père.

— Ouais, ouais, très bien, répondit la rubrique *Affaires* du journal.

Le métro tangua. Danny manqua de perdre son équilibre. Au bout de l'allée, il remarqua alors la minuscule chaîne d'argent qui pendouillait à l'oreille d'un ado. Le morceau de métal se balançait, suivant le mouvement du convoi, comme le pendule d'un magnétiseur, attirant le gamin de plus en plus vers lui. Danny contourna les

jambes tendues d'un garçon qui lisait un magazine de moto, et dont la tête couverte d'un casque audio dodelinait en rythme avec la musique de son lecteur CD. Soudain, une planche à roulettes partit en direction de Danny, qui se raidit avant qu'une basket tout éraflée ne l'arrête net. La Reebok appartenait à une fille vêtue d'un sweat-shirt dix fois trop grand pour elle. Niant la présence des autres passagers, Danny progressa jusqu'à l'ado à la chaîne en argent et au visage ravagé par l'acné. Son mohawk d'un noir de jais hérissait son crâne d'une crête grasseuse de vingt centimètres de haut. Il portait de gros souliers et un pantalon noirs, avec un revers à la cheville, et aussi un t-shirt sombre décoré d'une tête de mort, que cachait partiellement un blouson de cuir, noir forcément, à clous argentés.

— C'est quoi, ça ? demanda Danny en montrant la chaîne.

L'ado cessa de mâcher sa gomme. Il resta la bouche ouverte et rigola comme si on venait de le chatouiller. Sa copine l'imita. Bien qu'elle ait les cheveux couleur fuchsia et que ses chaînes ne soient pas aussi grosses, son accoutrement ressemblait fort à celui de son copain. D'ailleurs, elle aussi mâchait une gomme. Et ils se tenaient la main. Le garçon se pencha vers Danny, approcha son oreille du gamin et agita la chaînette.

— C'est mon porte-bonheur, fit-il en souriant. Tu devrais t'en trouver un.

La fille fit la moue, palpa l'entrejambe du garçon et demanda à Danny avec un air amusé :

— Et ça ? Tu sais ce que c'est ?

C'était le *pé-nis*. Danny le savait bien. Sa mère lui avait posé la même question un soir qu'elle lui donnait son bain. S'il avait oublié le mot, il savait à quoi ça servait.

— T'as envie de faire pipi ? osa-t-il, ce qui déclencha le rire des deux ados alors qu'ils se levaient pour quitter la rame.

Le convoi ralentit. Danny se sentit littéralement propulsé par-derrière, au point qu'il faillit décoller de terre. Prisonnier d'une forêt de jambes, il entendit une voix annoncer le nom de la station. Il essaya de retourner vers son père, mais une planche à roulettes, des sacs d'emplettes, un sac à dos et un attaché-case lui barrèrent le chemin. Agglutinés les uns aux autres, les gens l'entraînèrent vers la porte. Paniqué, Danny serra ses petits poings pour taper sur des mains et des jambes, mais il ne put se libérer. Le train stoppa et les portes s'ouvrirent dans un chuintement. Danny fut entraîné hors du wagon. Il cria en direction de son père. Il trébucha et s'étala sur le béton du quai, froid et crasseux. Emporté par le flot humain, allait-il s'y noyer? Ses cris furent couverts par le rythme lourd et menaçant qui s'échappait d'un gros poste de radio portatif. Le petit bonhomme lutta pour se relever. Il reçut un mégot de cigarette sur la main. Ballotté d'un adulte à l'autre comme une coquille de noix dans la tempête, perdant tout sens de l'orientation, il n'avait qu'une idée en tête: remonter dans le wagon. C'est alors qu'il entendit la sonnerie annonciatrice de fermeture des portes.

Remonte dans le wagon! Vas-y! Remonte dans le wagon!

C'est là qu'il sentit deux grosses mains le soulever de terre.

Entendant la sonnerie, Nathan baissa son journal et se tourna vers son fils... qui n'était plus là. *Mais où est donc passé ce petit chenapan?* Il jeta le journal à terre et se fraya un chemin vers l'extrémité du wagon tout en regardant entre les banquettes. *Merde alors!... mais où est-il?*

Il a quand même pas disparu!

Le conducteur déclencha la deuxième sonnerie. Nat sentit son pouls accélérer. Il traversa à nouveau la voiture, en écartant les gens pour regarder cette fois sous

les banquettes, ce qui lui valut une bordée d'insultes, du genre :

— Tu peux pas faire attention, 'spèce de connard ?

— Mais qu'est-ce qui vous prend ?

— C'est mon... mon fils... je cherche mon petit garçon, il a...

Les portes se fermèrent et le convoi s'ébranla.

— Non ! Attendez ! hurla Nathan pour faire stopper le train, qui accélérât.

Mon fils, où est passé mon fils ?

Une montée de bile lui inonda la gorge. Il eut la chair de poule. À travers la vitre du wagon, sur le quai, il aperçut Danny dans les bras d'un inconnu qui se fondit dans la masse des anonymes.

Nathan poussa violemment une vieille femme hors de son chemin et tira brusquement la sonnette d'alarme.

Non ! Je vous en prie. Pas ça !

Ce furent les mots qu'il cria... sous le regard fixe de Tanita Marie Donner.

2

Au moment de l'enlèvement du petit Danny Becker, seule une poignée de journalistes occupaient la salle de rédaction du *San Francisco Star*.

Tom Reed, qui tenait la rubrique des affaires criminelles, terminait un bref papier à propos d'un ivrogne de soixante-douze ans. Une prostituée, de vingt ans sa cadette, avait planté le type avec sa lime à ongles. Ça s'était passé dans un bouge de Tenderloin. La dame de petite vertu, qui regardait le match des A's sur la télé accrochée derrière le bar, n'avait pas apprécié que le gars vienne la déranger alors qu'elle n'avait pas fini sa bière ni de se faire les ongles. Le vieux avait eu la main baladeuse. Il était mort dans l'indifférence générale, au bout de son sang, avachi sur la table de la fille. Sur l'écran, les joueurs avaient eu tout le loisir de terminer une manche. On avait fortuitement appris que la victime du soixante-dixième homicide de l'année avait travaillé à la construction du Golden Gate. Reed avait résumé la vie de ce pauvre bougre en deux courts paragraphes avant d'appuyer sur une touche de son ordinateur, expédiant ainsi sa copie sur le bureau d'Al Booth, l'assistant du rédac-chef chargé des nouvelles locales.

Reed siffla ce qui lui restait de café tiédasse. Trois heures qu'il travaillait. Allait-il tenir le coup? Car il

souffrait *encore* de sa gueule de bois de la veille. Il se frotta les tempes en jetant un œil aux documents punaisés sur la demi-cloison de son espace bureau. On y trouvait des numéros de téléphone de la police, un article au papier jauni, qui datait de quatre ans et soulignait son deuxième titre de meilleur journaliste d'investigation, une photo d'Ann, sa femme, et une autre de Zach, leur fils, qui rêvait de devenir journaliste. Comme papa.

Ces petites choses résumaient sa vie. Ou l'idée qu'il s'en faisait. Avec le temps, tout le monde avait oublié son trophée. Depuis bientôt six mois Ann était retournée vivre chez sa mère, en emmenant leur fils. Autant dire que la vie de Tom partait en vrille. Tel un animal léchant inlassablement une plaie refusant de guérir, il remit le nez dans le classeur des coupures de presse, et notamment dans l'article qui l'avait fait tomber en disgrâce, à savoir l'affaire Tanita Marie Donner.

C'est Reed qui avait couvert le kidnapping et l'assassinat de la petite. Puis il y avait eu ce suicide, la poursuite judiciaire qui s'en était suivie, et enfin sa propre mise à pied. Ça faisait presque un an que Reed avait écrit le dernier papier au sujet de Tanita et de celui qu'il croyait être son assassin. L'affaire n'avait jamais été résolue et l'article, qui puait à la fois le scandale et l'embarras, n'exposait les faits que de manière superficielle. Mais Reed, incapable d'en rester là, s'était mouillé en écrivant à la une du journal, dont il n'avait rien oublié :

KIDNAPPING DU BÉBÉ : POURSUITE DES RECHERCHES
POLICIÈRES... TANITA RETROUVÉE PAR DES ÉCO-
LIÈRES : ASSASSINÉE... QUELQUES PISTES DANS
CE MYSTÉRIeux ASSASSINAT...

Puis il tomba sur les nouvelles et mauvaises photos de Franklin Wallace, celles par qui le scandale était arrivé. Tel un boomerang, toute l'histoire lui revint alors en pleine gueule.

C'est qu'il croyait tenir la plus grosse affaire du moment dans tout San Francisco : Tom Reed venait, ni plus ni moins, de démasquer le tueur de la petite Tanita. Il se revit fonçant au domicile de Wallace et sonnant à sa porte. Un type avait ouvert, la trentaine, petit, à peine un mètre soixante-dix, grassouillet, bronzé comme un lavabo, les cheveux filasse, la moustache parsemée.

— Vous êtes Franklin Wallace ? avait demandé Reed.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? avait répondu le type avec un soupçon d'intonation du vieux Sud.

Merde alors ! Le tuyau qu'on m'a refilé était bon, avait pensé le journaliste.

— Je m'appelle Tom Reed, je suis reporter au *Star*...

— Reporter ? avait répété Wallace dont le visage s'était soudainement assombri.

— Connaissez-vous Tanita Donner ? Elle habitait à quelques rues d'ici.

Wallace était resté de marbre, le temps pour lui de jauger le journaliste. Reed avait répété sa question et l'autre répondu :

— Ouais, je la connaissais.

— J'ai cru comprendre que le dimanche elle fréquentait vos cours de catéchisme.

— Elle est venue une ou deux fois, jamais de façon régulière. Mais pourquoi me demandez-vous ça ?

— Pourrais-je entrer, monsieur Wallace ? J'aurais des questions importantes à vous poser.

Malgré ses dons d'observateur, Reed avait failli manquer un infime tressaillement de paupière chez son interlocuteur.

— Quel genre de questions ?

— Puis-je entrer ?

— Quel genre de questions ? Qu'est-ce que vous me voulez à la fin ?

La main de Wallace s'était crispée sur le chambranle de la porte. Sentant qu'il allait le perdre, Reed avait joué son va-tout.

— Monsieur Wallace, pouvez-vous me confirmer que vous avez été condamné en Virginie pour violences sexuelles ?

— Quoi ? Moi ? Condamné ?

— J'en ai la preuve, monsieur.

Wallace avait dégluti et s'était passé la langue sur les lèvres.

— Je voudrais bien voir ça, avait-il répondu.

— On vient de m'en apporter la confirmation. Je voudrais m'entretenir avec vous d'un autre renseignement vous concernant. C'est très important.

— Tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Essayez de comprendre. J'ai une famille, moi, et un boulot. Je vous interdis de publier quoi que ce soit. J'ignore à quoi vous jouez en débarquant comme ça chez les gens.

— On m'a informé que vos empreintes ont été retrouvées sur des objets liés à l'enquête sur le meurtre de Tanita Donner.

— Quoi ? Mais c'est impossible !

Wallace avait blêmi. Son regard corroborait ce qui venait d'être dit. Ce type avait quelque chose à se reprocher, Reed en était persuadé. Il se tenait face à un tueur d'enfant.

Le doute n'était plus permis.

C'est à ce moment-là que la fille de Wallace était arrivée. Cramponnée à la jambe de son père, son regard semblait dire : « Mais vous avez pas bientôt fini d'embêter mon papa ? » En voyant le visage de la gamine barbouillé de confiture rouge, Reed avait pensé à du sang.

— Je n'ai absolument rien à voir avec cette histoire, avait conclu Wallace avant de claquer la porte.

Reed se racla la gorge et passa à la coupure de presse suivante.

SUICIDE DU PROFESSEUR DE CATÉCHISME... « IL ÉTAIT INNOCENT », CLAME SA VEUVE... JOURNALISTE SANCTIONNÉ POUR CE SUICIDE... LA VEUVE POURSUIT

LE *STAR* EN JUSTICE... LE TUEUR DE TANITA COURT
TOUJOURS, SELON LA POLICE...

Le lendemain de l'enterrement de son mari, Rona Wallace avait tenu une conférence de presse sur le même pas de porte où Reed avait interrogé son défunt mari, quelques instants avant que ce dernier s'enferme dans la chambre de sa fille pour se tirer un coup de fusil de chasse dans la bouche.

— Mon mari était un honnête homme, qui aimait ses enfants.

Voilà comment Rona Wallace avait commencé sa déclaration préparée à l'avance.

— Concernant ses problèmes qui remontaient à plus de dix ans, à une période où il vivait le deuil de sa mère, il avait suivi une thérapie pour soigner sa dépression. La police de San Francisco et le FBI m'ont tous deux affirmé aujourd'hui que si mon mari avait fait partie des suspects potentiels dans l'affaire de l'assassinat de Tanita Donner, son nom en avait été totalement écarté. Mon mari connaissait cette petite fille et il l'aimait beaucoup.

Reniflement et sanglots.

— J'attribue sa disparition tragique aux fausses allégations parues dans le *San Francisco Star*, journal contre lequel j'ai entamé des poursuites judiciaires. Je vous remercie.

Rona Wallace n'avait répondu à aucune question. Elle avait juste demandé si Tom Reed était présent dans l'assistance.

— Je suis ici, avait répondu l'intéressé en levant la main.

Les caméras présentes avaient suivi la veuve qui s'était avancée vers Reed et avait planté son regard rougi par les larmes dans celui du journaliste. Sans crier gare, elle l'avait giflé.

— Voilà pour ce que vous êtes et ce que vous avez fait, lui avait-elle dit avant de s'en aller.

Reed en était resté anéanti.

Ses collègues l'avaient abreuvé de questions auxquelles il n'était pas physiquement en état de répondre. La meute de reporters télé adoraient voir quelqu'un recevoir la monnaie de sa pièce en direct. Les grands médias s'étaient emparés du sujet et les critiques ouvertes de la police avaient transformé Reed en paria. Dans tout le pays l'incident avait donné lieu à des éditoriaux et à des articles rappelant l'éthique de la presse. De son côté, Reed, qui avait vu ses certitudes fondre comme neige au soleil, s'était mis à boire pour trouver le sommeil. Les engueulades avec Ann étaient devenues fréquentes, Tom s'était surpris à crier après Zach et une fois il avait même failli le frapper, avant de sombrer dans l'épouvante.

— Émerge, Reed, je t'ai apporté ta potion magique.

On posa devant Tom une tasse de café fumant dont l'arôme se mélangeait à celui du parfum Obsession.

— Alors, Tommy, il s'est passé des trucs renversants récemment ? demanda Molly Wilson, dont les bracelets cliquetèrent.

Elle prit place dans l'espace voisin de celui de Reed.

— Un vieux salopard s'est fait zigouiller par une pute, dit-il avant de siroter une lampée de sa boisson chaude. Merci pour le café.

Maîtrise de littérature en poche, après avoir fait ses armes dans un petit quotidien texan, Molly Wilson avait intégré l'équipe du journal quatre ans plus tôt. Travail-leuse acharnée, la nature l'avait dotée d'une plume remarquable. Physiquement parlant, outre sa coupe de cheveux à la Cléopâtre, elle avait des dents irréprochables et sentait toujours bon.

— Tu peux me dire ce que tu fais ici, Wilson ? Tu devrais pas être en congé aujourd'hui ?

Molly alluma son ordinateur et ouvrit un calepin avant de se mettre à taper.

— J'ai un sujet à terminer, un truc sur les criminels et les femmes qui en tombent amoureuses. Lana a avancé la date limite de tombée.

Reed lâcha un grognement.

— Mais je te remercie, Tommy, poursuivit Molly, de t'inquiéter de ma personne. Dis donc, tu le fais exprès ou quoi ? Tu ne pourrais pas un instant oublier l'affaire Donner ?

Reed garda le silence.

— On peut savoir pourquoi tu continues à te faire souffrir, Tom ?

— Je fais rien de mal.

— Oublie cette histoire. Les flics t'ont grillé parce qu'ils ont merdé et qu'il leur fallait un responsable. Benson t'a mis à pied une petite semaine parce que lui aussi avait besoin d'un bouc émissaire. Et tout le monde sait qu'il t'a fait porter le chapeau. Y a un an de ça, Tom. Il serait temps de passer à autre chose.

— J'y arrive pas.

Le scanner branché sur la fréquence de la police se manifesta avant de se rendormir. Reed et Wilson jetèrent un œil vers l'autre bout de la salle de rédaction, là où se trouvait l'appareil d'enregistrement des écoutes.

— C'était pas de ta faute, Tom.

— J'ai quand même tout fait pour que ça arrive.

— Ouais, mais si l'autre espèce de connard de la criminelle avait expliqué pourquoi les empreintes de Wallace faisaient partie des preuves, comme tu l'en avais supplié, tu ne te serais pas autant avancé. Et puis il t'aurait fallu plus de temps pour enquêter sur le prof de catéchisme, mais Benson n'en pouvait plus d'attendre. Ces deux-là aussi t'ont poussé à la faute, Tom, et on ne saura jamais la vérité.

Wilson avait un regard sympathique. Elle se remit à frapper sur son clavier et Reed se replongea dans ses coupures de presse.

— Au fait, Tommy, pourquoi as-tu ressorti le dossier Donner ?

— Ça va bientôt faire un an que la petite a été assassinée. Je vais écrire un article de fond.

Wilson roula des yeux.

— T'es vraiment con. Tu penses bien que l'autre enfoiré va pas te laisser faire ça. Il va confier le boulot à un stagiaire ou à un demeuré spécialiste des modes de vie. Et la mère de Tanita, on sait toujours pas où elle se trouve, n'est-ce pas ?

— J'ai ma petite idée, mais...

Le son des scanners enfla.

Ils se tournèrent vers le minuscule bureau oublié à l'extrémité de la rédaction, ce qu'ils appelaient la « salle de torture » dans leur jargon, une pièce entièrement vitrée où deux douzaines de scanners enregistraient les centaines de fréquences d'urgence de toute la baie.

— Il se passe quelque chose, dit Wilson.

Simon Green, un stagiaire engagé pour l'été, enregistrait les communications radio. Il se leva de sa chaise, l'air crispé. Il griffonna quelques mots et cria en direction d'Al :

— Enlèvement d'enfant dans le BART ! À la station Balboa Park ! On est en train de stopper le trafic.

Booth fit la grimace en balayant du regard la salle de rédaction. Il n'y avait personne, à l'exception de Reed.

— T'as entendu ? fit-il.

Reed acquiesça.

— Occupe-t'en. Wilson, tu restes ici. Et attends-toi à faire des heures sup.

À l'autre bout de la salle, le responsable photo de permanence ce week-end-là contacta par radio un photographe qui traînait en ville pour l'envoyer à la station Balboa Park.

Reed enfila sa veste et prit l'un des téléphones portables du journal.

— Molly, j'ai pris le numéro 3, appelle-moi dessus si t'as du neuf.

— Balboa Park, ça fout les jetons, dit Molly.

Tanita Donner avait été kidnappée dans le parc... Balboa, à deux pas du HLM numéro 8, où habitait sa très jeune mère qui vivait de prestations sociales.

Assis dans la trentième rangée, Sydowski père et fils avaient bénéficié de bonnes places. Malheureusement, le match manquait de fantaisie et avait perdu tout intérêt. Au début de la huitième manche, les A's avaient sept points d'avance sur les Yankees.

Sydowski se sentait ankylosé, et surtout il avait faim.

— Dis donc, pa, fit-il en polonais. Je vais chercher un truc à manger, tu veux quelque chose ?

— Ouais, du pop-corn, répondit le vieux.

Sydowski tapota l'épaule de son père et s'éloigna vers le snack. L'idée de venir au stade n'était pas de lui. Il avait accepté les billets sur l'insistance de son patron. Le père de Sydowski adorait assister aux matchs des A's au Coliseum, mais il se serait bien gardé de demander à Walt de l'y emmener, car il savait son fils très occupé par son travail.

Alors qu'il faisait la queue, Sydowski ressassa ses souvenirs. Autrefois, quand Boston affrontait les A's, d'un coup de voiture il franchissait le Bay Bridge jusqu'à Oakland pour rendre hommage à Carl Michael Yastrzemski, le triple champion de la ligue de baseball. Yaz avait obtenu son dernier titre en totalisant une excellente moyenne à une époque où les lanceurs réduisaient les moyennes des frappeurs à une peau de chagrin.

Un bel exemple de persévérance.

Tout cela nous ramenait à 1968, l'année où les A's étaient devenus l'équipe d'Oakland, celle où Wladyslaw Sydowski avait intégré la police de San Francisco.

Ça faisait vraiment si longtemps que ça ?

— Tu sais, Walt, lui rappelait souvent le lieutenant Leo Gonzales, son supérieur hiérarchique, tu peux partir à la retraite dès que ça te chante.

Mais Sydowski en était incapable. Pas déjà. Comment aurait-il occupé son temps ?

Basha, sa femme, était morte de la maladie de Parkinson six ans plus tôt. Ses filles étaient grandes maintenant, elles avaient elles-mêmes des enfants et habitaient loin. Il lui restait à s'occuper de John, son vieux père de quatre-vingt-sept ans. C'était un sacré bonhomme, le John, qui avait tour à tour été cultivateur et coiffeur. Pendant la guerre, les siens avaient échappé à la mort dans le camp de travail où ils étaient prisonniers parce que John coupait les cheveux des officiers nazis. C'est le vieux qui avait appris à Walt à écouter et à étudier les gens. Aujourd'hui il vivait heureux et seul à Sea Breeze Villas, à Pacifica. Il s'occupait de son jardin et suivait les résultats des A's. Il avait refusé la cohabitation avec son fils, qui lui aussi vivait seul dans sa maison de Parkside, celle où ses filles avaient grandi, où aujourd'hui il élevait des serins de concours.

— Monsieur ? Ça vous fait quatre dollars.

Tout en fouillant dans sa poche, Sydowski esquissa un sourire qui dévoila ses deux couronnes en or. La jeune serveuse lui retourna son sourire. Il faut dire qu'avec son teint hâlé, ses cheveux ondulés poivre et sel et son mètre quatre-vingt-dix pour quatre-vingt-dix kilos, Sydowski faisait encore tourner les têtes de ces dames.

Ce hotdog raviverait à coup sûr ses brûlures d'estomac chroniques. *Eh puis merde à la fin!* pensa-t-il en recouvrant le petit pain de moutarde, de condiments et d'oignons. Il repensa à nouveau à ce qu'il ferait s'il était à la retraite. Il n'était qu'un flic, un inspecteur de

l'escouade des Homicides, et ça représentait toute sa vie. Si certains affirmaient qu'il était le meilleur inspecteur de toute la police de San Francisco, d'autres le qualifiaient d'« enfoiré de Polak arrogant ». Bien qu'on lui confiât souvent la tâche d'encadrer les nouvelles recrues, il détenait le taux d'élucidations d'affaires le plus élevé. Aux Homicides, les vieux de la vieille disaient aux petits nouveaux que l'inspecteur Sydowski connaissait bien les tueurs... parce qu'il appartenait à la même race.

Pour comprendre, il fallait revenir à la fin de la guerre, quand Sydowski avait huit ou neuf ans. Sa famille travaillait la terre sur une ferme du sud de l'Allemagne quand, derrière la grange, il avait surpris un soldat nazi, complètement ivre, en train de violer sa sœur. Sydowski avait subtilisé le Luger du violeur et, lui collant le canon contre la tempe trempée de sueur, l'avait contraint à s'agenouiller et à demander grâce. Puis, pressant la détente, il avait pulvérisé la cervelle du représentant de la race supérieure contre le mur de la porcherie.

C'était dans une autre vie. Sydowski avait zappé cet épisode de sa mémoire. Enfin, le croyait-il. Car la rage ressentie ce jour-là, une rage d'une intensité qu'il pensait ne jamais plus connaître, il l'avait à nouveau éprouvée quand on lui avait demandé d'enquêter sur l'assassinat d'une gamine de deux ans. Le pire de tout, dans son boulot, restait les crimes d'enfants en bas âge. Face à ces minuscules corps sans vie auxquels ni la société ni le tueur n'avaient laissé la moindre chance, il savait que son boulot consistait à les venger. Il se souvint dans quel état pitoyable il rentrait chez lui et la manière dont il embrassait sa femme et ses filles en leur disant que la journée s'était passée *normalement*.

Avec le temps, il avait appris à garder ses distances avec ses enquêtes pour effectuer correctement son travail. S'il résolvait souvent les énigmes, il lui arrivait d'échouer. Il fallait l'accepter. Il ne pouvait pas toujours réussir. L'enlèvement et le meurtre de la petite Tanita

Donner, qui remontaient à pratiquement un an, avaient constitué un cas à part. Il avait hérité de l'enquête en premier, mais n'avait jamais abouti. À un moment donné, Sydowski avait cru toucher au but. En vain. L'enquête avait piétiné et l'échec le rongait de l'intérieur. Leo, son chef, lui avait suggéré de se concentrer sur d'autres enquêtes et de refiler le dossier Donner à des collègues étrangers à l'affaire, pour qu'ils y jettent un regard neuf. Mais comment Sydowski aurait-il pu une seule seconde oublier cette fillette ?

Il pleuvait ce jour-là quand il était arrivé au parc Golden Gate en compagnie d'un jeune inspecteur frais émoulu. Walt avait regardé dans le sac-poubelle. Il se souvenait de l'habituelle odeur de charogne, des mouches et des asticots grouillant sur ce corps si pâle au cou tranché de part en part. Il n'avait rien oublié de la façon dont les yeux, ces si jolis petits yeux grands ouverts, le fixaient. Il avait ressenti une douleur, comme si quelque chose s'était brisé en lui, quand, devant ses collègues, les médias et les badauds présents, il avait serré l'enfant contre sa poitrine.

Avec l'affaire Tanita, Sydowski avait franchi la limite des sentiments humains. D'abord à la morgue, en voyant le corps de poupée, puis ensuite en allant chercher la mère, encore adolescente, et le grand-père, dans leur appartement de Balboa, en vue de l'identification de la victime. Sydowski avait dû porter la jeune mère, qui s'était évanouie en découvrant ce qu'on avait fait à sa fille ; le grand-père avait poussé un grognement, le visage caché dans les mains. Le pauvre se mourait d'un cancer. Amputé des deux jambes, il se déplaçait dans un fauteuil roulant rafistolé avec des cintres en fil de fer. Lorsqu'elle était revenue à elle, la mère avait lâché la photo froissée de sa petite et s'était mise à hurler. Sydowski, lui, avait levé les yeux au ciel.

L'inspecteur avait compris qu'il n'abandonnerait jamais cette affaire, qu'il ne renoncerait jamais. Le

jour de l'enterrement, la main sur le cercueil de Tanita, il avait juré de mettre le grappin sur son assassin.

— Tiens, pa, ton pop-corn ! fit Sydowski en tendant le sac à son père.

Il prit une ou deux bouchées de son hotdog et essaya de se concentrer à nouveau sur le match. En vain.

Au début de l'affaire Donner, l'escouade des Homicides avait reçu le feu vert pour mettre la moitié de ses effectifs sur le coup. Le FBI avait dépêché deux de ses agents, histoire de marquer sa présence. Le plus âgé n'était autre que Merle Rust, un ancien qui totalisait vingt ans de maison et n'élevait jamais la voix. Il avait une balafre de dix centimètres au menton, souvenir d'une balle qui l'avait éraflé lors d'un échange de tirs avec les extrémistes de droite de l'Ordre, près de Seattle, en 1984. Rust ne portait pas vraiment son équipier dans son cœur. Il faut dire que Lonnie Ditmire sortait de formation et ne jurait que par la procédure. Plutôt beau gosse, doté d'un sourire charmeur, il considérait les flics municipaux comme des nuls.

Malgré les inévitables frictions, tous avaient travaillé sans compter leur temps. Il en allait toujours de même dans les affaires de crimes d'enfant. Ils avaient sorti une liste de suspects et le centre névralgique du FBI, situé à Quantico, en Virginie, avait élaboré un profil du tueur. On avait fait défiler des informations sur l'écran géant du parc de Candlestick et offert une récompense. Au fil des semaines, puis des mois, deux chaînes de télé spécialisées dans les affaires criminelles avaient mis l'accent sur celle de Tanita. La manière d'opérer du ou des auteurs avait fait monter la pression pour que les policiers procèdent à une arrestation. Toute la Baie de San Francisco s'était retrouvée placardée d'affiches. Mais pendant des mois les flics avaient fait chou blanc, jusqu'à un rebondissement.

Un flic en patrouille, qui cherchait de la drogue balancée dans le parc où la victime avait coutume d'aller

jouer, avait découvert la couche de Tanita, ainsi que des polaroids abîmés par les intempéries montrant deux hommes en train de tenir la gamine. Ces objets étaient cachés dans un sac, parmi les fourrés. Les deux types correspondaient au profil concocté par la police. Ils étaient donc impliqués dans l'enlèvement et le meurtre de l'enfant. L'un d'eux, professeur de catéchisme habitant non loin de l'immeuble de Tanita, s'appelait Franklin Wallace. Des empreintes relevées sur la couche lui correspondaient. On apprit en outre que, dix ans plus tôt, il avait été condamné en Virginie pour violences sexuelles sur une petite fille. En revanche, on n'apprit rien sur le second suspect, sinon que, sur les photos, il portait des tatouages et un masque.

On garda la nouvelle secrète et on remit les objets dans les fourrés. La police locale s'apprêtait à surveiller l'endroit en compagnie du FBI quand Sydowski avait reçu un appel de Tom Reed, du *Star*, un journaliste qu'il connaissait et respectait. Reed, déjà informé de la découverte de la couche et des photos, désirait avoir confirmation de l'histoire. Sydowski se mit en rogne à cause de ce qu'il considérait comme une fuite impardonnable, susceptible de faire capoter l'issue de l'enquête.

— Reed, que sais-tu exactement ?

— Que Franklin Wallace est le coupable. Que ses empreintes se trouvent sur la couche et qu'il apparaît en compagnie de la gamine sur une photo. Il enseigne le catéchisme le dimanche dans les quartiers défavorisés et il a des antécédents. Il a été mêlé à des histoires de touche-pipi en Virginie. Vous confirmez, n'est-ce pas ?

Reed était rusé, Sydowski devait se montrer prudent.

— Comment as-tu appris tout ça ?

— Ce matin, un appel tombé du ciel.

— Qui était-ce ?

— Un peu de sérieux, Walt, vous savez bien que je ne révèle jamais mes sources.

Sydowski n'avait rien répondu.

Reed avait réfléchi à toute vitesse et proposé à voix basse :

— À supposer que je vous aide par rapport à l'origine du tuyau qu'on m'a refilé, aurai-je droit à des infos en exclusivité ?

— Je ne mange pas de ce pain-là.

Reed avait soupiré. Sydowski avait entendu un stylo tambouriner sur un bloc-notes, signe que le journaliste pesait le pour et le contre.

— J'ignore qui m'a appelé. C'était un homme. Ça n'a duré que quelques secondes. C'était sûrement quelqu'un qui en a marre de voir l'enquête piétiner. Probablement un flic.

— Tu as pu enregistrer le message ?

— Non, ça s'est passé trop vite. Dites-moi, Walt, suis-je sur la bonne piste ?

— Je ne te dirai rien. Et à ta place je me garderais bien d'écrire quoi que ce soit pour le moment.

— Allez, Walt, faites un geste...

— Cette conversation n'a jamais eu lieu.

Le silence de Reed parut synonyme de victoire.

— Je considère vos propos comme une confirmation, dit-il.

— Fais ce que tu veux. Nous ne nous sommes jamais parlé.

L'annonce de la fuite fit du bruit au bureau du représentant du ministère public et sur Golden Gate Avenue. Reed avait appelé le bureau du procureur, car il voulait obtenir confirmation de la fuite. Il en avait été pour ses frais.

Wallace n'ayant pas été interrogé de manière officielle, Reed contraignait malgré lui les flics à le faire. Descendus dans l'arène judiciaire, Rust, Ditmire et Rich Long, un substitut du procureur, avaient débattu de l'opportunité de coffrer Wallace avant même d'avoir constitué un dossier sur lui et sur son mystérieux acolyte. De son côté, Sydowski était déterminé à procéder à

l'arrestation de Wallace séance tenante. Quant aux agents du FBI, ils souhaitaient prendre Wallace en filature de manière à ce qu'il les conduise à son complice. Mais avant tout, pouvait-on arrêter l'histoire de Reed ? Pire, Ditmire s'en prit directement à Sydowski en demandant combien de journalistes étaient au courant.

Profondément vexé qu'on le soupçonne d'être à l'origine de la fuite, Sydowski s'était levé pour faire face à son accusateur. Sa chaise avait raclé le parquet.

— Calmez-vous, Walt, je vous en prie, avait temporisé Rust.

C'est à cet instant même qu'ils avaient été informés de la mort de Wallace. Il s'était suicidé d'une cartouche en pleine tête après sa rencontre avec Reed, lorsque le journaliste lui avait posé des questions au sujet de Tanita Donner et de son casier judiciaire en Virginie. Wallace avait laissé une lettre dans laquelle il clamait son innocence. À son domicile, on n'avait rien trouvé qui l'impliquât dans le meurtre de la gamine.

Long avait brisé son crayon en deux, refermé son attaché-case et abandonné Rust et Ditmire derrière lui, ces deux derniers se chargeant de copieusement engueuler Sydowski.

Le lendemain, à la une du *Star*, l'article de Reed identifiait Wallace comme étant le suspect numéro 1 dans l'enquête sur le meurtre de la petite Tanita Marie Donner. Fort heureusement, Reed n'avait pas été informé de la présence du second suspect, le type aux tatouages. Le procureur et les fédéraux pensèrent sauver la situation en affirmant qu'à aucun moment Wallace n'avait été suspecté, mais que son nom avait en effet été retenu, car il connaissait la victime et disposait d'un casier judiciaire, à la suite d'anciennes affaires de mœurs. Ils ajoutèrent que c'était là la procédure habituelle, que son nom avait été écarté il y avait bien longtemps et que le *Star* prenait encore une fois ses désirs pour la réalité. Si Sydowski avait trouvé cette manœuvre détestable, il

avait admis que les enquêteurs n'avaient rien d'autre à proposer.

De toute façon, ça n'avait pas d'importance, car l'enquête périclitait. Puis les choses empirèrent quand la veuve de Wallace traîna le journal en justice et gifla Reed en public lors d'une conférence de presse. Reed fut rétrogradé, ou quelque chose dans le genre. Avant que les deux hommes rompent tout contact, Sydowski avait mis Reed sur la sellette une demi-douzaine de fois en lui rappelant ce fameux appel téléphonique.

Sur le terrain, le nombre d'enquêteurs diminua fortement. Sydowski vit de moins en moins Rust et Ditmire. L'affaire Donner était devenue celle de Sydowski. Alors ils le laissèrent tranquille. Après le suicide de Wallace, il avait laborieusement reconstitué les morceaux du puzzle. Si tout le monde compatissait, personne ne l'enviait.

Le soir, quand il rentrait chez lui après une nouvelle journée de déprime, il s'asseyait dans sa volière pour faire le point en écoutant ses oiseaux. Mais que faisait-il de travers ? On le vit au bureau à toutes les heures du jour et de la nuit, le nez sur l'écran d'ordinateur, relisant inlassablement les dossiers et les interrogatoires. Rien ne collait.

Voilà comment s'était passée l'année qui avait suivi le meurtre de la petite, une année durant laquelle Sydowski ne s'était accordé que quelques rares jours de congé, comme aujourd'hui, pour venir avec son père au Coliseum assister au match des A's contre les Yankees. La sortie lui avait fait du bien. Pendant quelques heures, il avait « décroché » de son travail. Alors qu'il mangeait son hotdog, il se demanda s'il ne devrait pas s'octroyer une autre journée de vacances.

Bip ! Bip ! Bip ! Bip !

Il éteignit son téléavertisseur, alla jusqu'à un téléphone public et appela son collègue de service.

— Escouade des Homicides. Officier Jackson, j'écoute.

— C'est Sydowski.

— Salut, Walt. Un petit garçon vient juste d'être enlevé par un inconnu de sexe masculin.

— On a retrouvé le corps du même ?

— Non.

— S'il n'y a pas de cadavre, en quoi ça regarde les Homicides ? Pourquoi m'appeler ?

— L'ordre vient des hautes sphères. Leo souhaite te voir coopérer dès le début avec les fédéraux et les gars chargés de l'affaire. Le gamin a été enlevé sous les yeux de son père sur le quai du BART à la station Balboa.

Balboa...

— Ça sent pas bon, Walt, crut bon d'ajouter Jackson.

Les brûlures d'estomac de Sydowski se rappelèrent soudain à son bon souvenir.

— Balboa ? s'étonna-t-il.

— On a établi un Q.G. à la station Ingleside, rue John Young.

— OK, je suis au Coliseum, j'arrive.

Sydowski raccrocha et alla trouver un policier en uniforme. Il lui montra sa plaque et lui demanda gentiment de s'assurer que son vieux père prenne bien un taxi pour rentrer à Pacifica. Il lui remit sept billets tout froissés pour la course.

— C'est comme si c'était fait, répondit le flic.

Walt retourna voir son père.

— Le devoir m'appelle, papa. Tu vois le flic, là-bas ? Il va te trouver un taxi pour rentrer chez toi.

Le vieux se tourna vers son fils, hocha la tête et ajusta sa casquette.

— Je comprends. Va bosser. Je sais que tu fais du bon boulot.

Quand il franchit le Bay Bridge en direction de San Francisco, tout en se félicitant d'avoir échappé aux bouchons d'après match, Sydowski n'avait qu'une idée en tête. Reed s'était-il jamais demandé si l'auteur du meurtre de la petite Tanita Donner et celui qui lui avait passé le coup de fil anonyme n'étaient pas une seule et même personne ?



RICK MOFINA...

... a grandi à Belleville, dans l'est de Toronto, en Ontario. Il a commencé à écrire des histoires dès l'école primaire et vendu sa première nouvelle à un magazine du New Jersey à l'âge de quinze ans. Adolescent, il est allé en Californie en faisant du pouce et a raconté ses tribulations dans un roman. Il a fait toutes sortes de métiers, comme employé dans un hippodrome ou livreur de voitures jusqu'en Floride, avant de fréquenter l'Université Carleton, où il a étudié le journalisme, la littérature anglaise et le roman policier américain. Étudiant, il a travaillé l'été comme reporter au *Toronto Star* avant d'embrasser la carrière de journaliste dans différentes rédactions pendant une trentaine d'années. Il a notamment travaillé au *Ottawa Citizen*, au *Calgary Herald* et comme agencier au *Southam News*. Depuis son premier roman policier, *La Dérive des anges*, il a publié treize ouvrages distribués dans vingt et un pays.

EXTRAITS DU CATALOGUE



Collection « Essais »

- | | | |
|-----|--|------------------------------|
| 003 | <i>Le XIX^e siècle fantastique en Amérique française</i> | Claude Janelle <i>et al.</i> |
| 004 | <i>Le Roman policier en Amérique française</i> | Norbert Spehner |
| 005 | <i>La Décennie charnière</i> | Claude Janelle |
| 006 | <i>Scènes de crimes</i> | Norbert Spehner |
| 007 | <i>Le Roman policier en Amérique française -2</i> | Norbert Spehner |
| 008 | <i>Le DALIAF (Dictionnaire des Auteurs des Littératures de l'Imaginaire de l'Amérique Française)</i> | Claude Janelle |

Collection « GF »

- | | | |
|-----|--|------------------------|
| 001 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 002 | <i>La Peau blanche</i> | Joël Champetier |
| 003 | <i>Le Vide</i> | Patrick Senécal |
| 004 | <i>Hell.com</i> | Patrick Senécal |
| 005 | <i>5150, rue des Ormes</i> | Patrick Senécal |
| 006 | <i>Les Sept Jours du talion</i> | Patrick Senécal |
| 007 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 008 | <i>Le Deuxième gant</i> | Natasha Beaulieu |
| 009 | <i>Un choc soudain</i> (Jane Yeats -1) | Liz Brady |
| 010 | <i>Dans le quartier des agités</i> (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -1) | Jacques Côté |
| 011 | <i>L'Argent du monde</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 012 | <i>Le Bien des autres</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3) | Jean-Jacques Pelletier |
| 013 | <i>Le Sang des prairies</i> (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -2) | Jacques Côté |
| 014 | <i>Mauvaise Rencontre</i> (Jane Yeats -2) | Liz Brady |
| 015 | <i>La Faim de la Terre</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4) | Jean-Jacques Pelletier |
| 016 | <i>Le Cas des casiers carnassiers</i> (Malphas -1) | Patrick Senécal |

Collection « Romans » / « Nouvelles »

- | | | |
|-----|--|---------------------|
| 082 | <i>Terre des Autres</i> | Sylvie Bérard |
| 083 | <i>Une mort en Angleterre</i> | Eric Wright |
| 084 | <i>Le Prix du mensonge</i> | Maxime Houde |
| 085 | <i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 086 | <i>Le Dernier Rayon du soleil</i> | Guy Gavriel Kay |
| 087 | <i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2) | Daniel Sernine |
| 088 | <i>Mort d'une femme seule</i> | Eric Wright |
| 089 | <i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2) | Héloïse Côté |
| 090 | <i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 091 | <i>La Nébuleuse iNSIEME</i> | Michel Jobin |
| 092 | <i>La Rive noire</i> | Jacques Côté |

093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier
104	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
105	<i>Une affaire délicate</i>	Eric Wright
106	<i>L'Agence Kavongo</i>	Camille Bouchard
107	<i>Si l'oiseau meurt</i>	Francine Pelletier
108	<i>Ysabel</i>	Guy Gavriel Kay
109	<i>Le Vide -1. Vivre au Max</i>	Patrick Senécal
110	<i>Le Vide -2. Flambeaux</i>	Patrick Senécal
111	<i>Mort au générique</i>	Eric Wright
112	<i>Le Poids des illusions</i>	Maxime Houde
113	<i>Le Chemin des brumes</i>	Jacques Côté
114	<i>Lame</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
115	<i>Les Écueils du temps</i> (La Suite du temps -3)	Daniel Sermine
116	<i>Les Exilés</i>	Héloïse Côté
117	<i>Une fêlure au flanc du monde</i>	Éric Gauthier
118	<i>La Belle au gant noir</i>	Robert Malacci
119	<i>Les Filles du juge</i>	Robert Malacci
120	<i>Mort à l'italienne</i>	Eric Wright
121	<i>Une mort collégiale</i>	Eric Wright
122	<i>Un automne écarlate</i> (Les Carnets de Francis -1)	François Lévesque
123	<i>La Dragonne de l'aurore</i>	Esther Rochon
124	<i>Les Voyageurs malgré eux</i>	Élisabeth Vonarburg
125	<i>Un tour en Arkadie</i>	Francine Pelletier
126	(N) <i>L'Enfant des Mondes Assoupis</i>	Yves Meynard
127	(N) <i>Les Leçons de la cruauté</i>	Laurent McAllister
128	(N) <i>Sang de pierre</i>	Élisabeth Vonarburg
129	<i>Le Mystère des Sylvaneaux</i>	Joël Champetier
130	<i>La Faim de la Terre -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
131	<i>La Faim de la Terre -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
132	<i>La Dernière Main</i>	Eric Wright
133	<i>Les Visages de la vengeance</i> (Les Carnets de Francis -2)	François Lévesque
134	<i>La Tueuse de dragons</i>	Héloïse Côté
135	(N) <i>Les Prix Arthur-Ellis -2</i>	Peter Sellers (dir.)
136	<i>Hell.com</i>	Patrick Senécal
137	<i>L'Esprit de la meute</i>	François Lévesque
138	<i>L'Assassiné de l'intérieur</i>	Jean-Jacques Pelletier
139	<i>RESET – Le Voile de lumière</i>	Joël Champetier
140	(N) <i>Odyssées chimériques</i>	Claude Lalumière
141	<i>L'Infortune des bien nantis</i>	Maxime Houde
142	<i>La Saga d'Illyge</i>	Sylvie Bérard
143	<i>Montréal</i>	Éric Gauthier

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

LA DÉRIVE DES ANGES
est le dix-neuvième volume de la collection «GF»
et le cent quatre-vingt-quatrième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en septembre 2012
pour le compte des éditions





Rick Mofina a grandi à Belleville, dans l'est de Toronto. Étudiant, il a travaillé l'été comme reporter au Toronto Star avant d'embrasser la carrière de journaliste dans différentes rédactions pendant une trentaine d'années. Il a notamment travaillé au Ottawa Citizen, au Calgary Herald et comme agencier au Southam News. Depuis son premier roman policier, La Dérive des anges, il a publié treize ouvrages distribués dans vingt et un pays.

**RICK MOFINA, QUI A REMPORTÉ
PLUSIEURS PRIX CANADIENS,
POURRAIT ÊTRE UNE RÉVÉLATION
TOUT AUSSI IMPORTANTE QUE
PETER ROBINSON.**

The Chicago Tribune



LA DÉRIVE DES ANGES

À San Francisco, l'enlèvement en plein jour du jeune Danny Becker, trois ans, ravive le souvenir douloureux de Tanita Donner, une petite fille kidnappée, violée puis assassinée il y a tout juste un an. L'affaire, qui a fait grand bruit, a coûté cher à Tom Reed, journaliste au *Star*, quand le principal suspect s'est suicidé après qu'il l'eut interviewé, et ce, en dépit de l'interdiction formelle du chef de l'enquête policière. Depuis lors, la renommée du journaliste a bien pâli et, en proie aux remords et à l'alcool, Tom constate que son mariage bat tout aussi dangereusement de l'aile.

L'inspecteur Walt Sydowski, qui s'est occupé du cas Donner, est de nouveau sur la brèche. Il craint par-dessus tout de trouver à nouveau un petit corps violenté. De fait, seul lui et quelques-uns de ses collègues savent que le suspect qui s'est suicidé après la gaffe de Tom Reed avait perpétré son sordide forfait avec un complice. Et les pistes pour débusquer ce dernier sont bien minces, pour ne pas dire inexistantes. Alors quand, quelques jours plus tard, un deuxième enfant disparaît, enlevé de nouveau en plein jour, c'est le branle-bas de combat au commissariat central, ce qui n'empêche pas la ville entière de glisser dans un climat de panique générale...

29,95 \$